

Le moi femme - le nous histoire : voix et vies dans l'oeuvre de Marie-Célie Agnant / Carmen Mata Barreiro. — Extrait de : Revue des lettres et de traduction = مجلة الآداب والترجمة. — N° 7 (2001), pp. 361-374.

Notes au bas des pages.

I. Romancières québécoises — Canada. II. Agnant, Marie-Célie, 1953-.... — Critique et interprétation.

PER L1037 / FL92602P

LE MOI FEMME/ LE NOUS HISTOIRE: VOIX ET VIES DANS L'ŒUVRE DE MARIE-CÉLIE AGNANT

Carmen MATA BARREIRO
Universidad Autónoma de Madrid

"De longues années plus tard, alors que les démons n'en finissent pas de montrer leurs dents, alors que les uniformes se tachent encore de sang, alors même que mon histoire cesse de n'être que la mienne propre et devient celle de tous, il m'arrive encore, la nuit, de me réveiller en sueur".

Personnage de Sarah dans *L'homme sur les quais*, film de Raoul Peck, 1993¹

Une femme, une culture métisse

C'était un samedi du mois d'octobre 1999 à la bibliothèque municipale d'Outremont. À l'occasion de la parution de son livre *Alexis d'Haïti*, appartenant au genre littérature jeunesse, Marie-Célie Agnant y animait une séance spéciale pour les enfants haïtiens. Les enfants sont arrivés, beaux dans leurs vêtements des belles occasions. Habillée d'une robe longue, un vêtement traditionnel fait de tissu gros bleu qu'on appelle "carabela" et qui ne gêne pas les mouvements, elle a dit un conte pour les enfants et leur a demandé, à la fin, d'être eux-mêmes, de ne pas permettre qu'on leur vole leur enfance.

(1) Raoul Peck est le réalisateur et l'auteur du scénario de *L'homme sur les quais*, film sur la mémoire, la résistance à l'oppression, à la dictature sous François Duvalier, "Papa Doc", et sous son fils Jean-Claude Duvalier, "Baby Doc".

Dans cette matinée de l'automne québécois, Marie-Célie Agnant nous a plongés dans un univers de littérature orale haïtienne. Des onomatopées "cric? crac!"² scandaient son discours et invitaient les enfants à intervenir, et, après le conte, elle leur a livré un petit message de liberté. Le passé haïtien, le présent dans la réalité du Québec et le futur à construire sont apparus indissociables dans sa performance, si belle et si vivante.

Une œuvre plurielle, une vie engagée

Marie-Célie Agnant est née à Port-au-Prince et vit à Montréal depuis plus de trente ans. Elle fait donc partie de la littérature dite "de la diaspora" ou "du dehors", des Haïtiens qui ont fui la politique de persécution de François Duvalier, "Papa Doc" (1957-1971) et les difficultés économiques.

À Montréal, elle travaille depuis plusieurs années comme interprète et consultante culturelle, à l'intérieur du milieu scolaire, pour les communautés haïtiennes et latino-américaines. Son travail consiste à traduire une langue mais également à traduire des comportements, des attitudes, des manières de faire. Elle dit qu'elle essaie de jouer un "rôle de catalyseur ou encore de pont". En effet, elle conseille les parents immigrants afin qu'ils comprennent le système scolaire du Québec, et elle explique, aux professeurs et aux directeurs des établissements scolaires, le contexte sociopolitique qui amène ces populations à quitter leur pays ainsi que leur contexte socioculturel, les normes et les valeurs au sein des familles.

Dans son œuvre littéraire, le passé, le pays natal, et le présent québécois, un présent individuel et collectif, se côtoient, se rencontrent. Son œuvre est plurielle: sa voix s'exprime dans la poésie (*Balafres*, 1994³), dans le roman (*La Dot de Sara*, 1995⁴, et un roman sous presse,

(2) Onomatopées –parfois transcrites comme "Krik? Krak!": cf. Edwidge Danticat, écrivaine haïtienne vivant à New York, dans son recueil de nouvelles, *Krik? Krak!*, New York, Soho Press, Inc., 1995, et Random House, Vintage Contemporaries, 1996- servant d'introduction et de moteur d'animation aux contes et devinettes lors des réunions familiales en Haïti.

(3) *Balafres*, Montréal, Éditions du CIDIHCA, 1994; 2^{ème} édition, 1999.

(4) *La Dot de Sara*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1995, et Montréal, Éditions du Remue-ménage et CIDIHCA, 2000.

à paraître au printemps 2001), dans les nouvelles (*Le silence comme le sang*, 1997⁵) et dans des livres pour les jeunes (*Alexis d'Haïti*, 1999⁶; *Alexis, fils de Raphaël*, 2000⁷; *Le Noël de Maïté*, 1999⁸) de même que dans des textes parus dans des journaux et des revues.

Son œuvre, reconnue –elle a été finaliste du Prix Desjardins et du Prix du Gouverneur Général du Canada–, constitue une parole-mémoire et l'expression d'une voix de révolte. Elle nous dit⁹: "À mon avis, c'est le militantisme qui m'a menée à l'écriture".

Le Passé: un espace d'enfance, de silence, de sang

Un paysage: les "mornes", la galerie, la cour, le balcon

Dans son évocation du pays natal, un espace géographique s'impose: la mer, les "mornes"¹⁰. Ces mornes peuvent être perçus par l'enfant comme un paysage aride et triste aux moments de détresse –"De tous côtés, je ne voyais que des mornes sombres et pelés, pareils à des crânes chauves, et des buissons épineux où broutaient sans répit des chèvres dont le bêlement plaintif me remplissait de tristesse et d'épouvante"¹¹ – ou comme un paysage rassurant, par l'enfant devenue adulte et qui est profondément bouleversée par sa redécouverte d'Haïti, lors d'un court séjour: "Le paysage est féérique. À gauche, les mornes, les mornes, encore les mornes. Ils sont tout aussi têtus que l'océan, ils ont l'air inébranlables, l'air de connaître des secrets qu'ils ne révéleraient pas même si on les dynamitait. J'aime l'assurance des mornes"¹².

(5) *Le silence comme le sang*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1997.

(6) *Alexis d'Haïti*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH Itée, 1999.

(7) *Alexis, fils de Raphaël*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH Itée, 2000.

(8) *Le Noël de Maïté*, Éditions Hurtubise HMH, 1999.

(9) Marie-Célie Agnant a accepté de répondre à un long questionnaire que je lui ai proposé en novembre 2000; nous avons ainsi le privilège d'écouter sa voix, de lire ses paroles, dans cet article. Je la remercie très vivement de sa générosité, de sa gentillesse, de sa capacité d'écoute. Désormais, dans l'article, nous indiquerons: entrevue décembre 2000.

(10) Mornes: montagnes. Le toponyme Haïti, "ayti", signifie "montagne", "terre montagneuse" en arawak.

(11) "Refuges" in *Le silence comme le sang*, op. cit., p. 22.

(12) "Le silence comme le sang" in *Le silence comme le sang*, op.cit., p. 75.

Dans l'espace urbain, le décor des souvenirs familiaux est prioritairement la "galerie" de la maison, de la "grande et vieille maison" de la première partie de son enfance. Elle est évoquée comme un espace de réunions sociales "où les après-midi les grandes personnes sirotaient du café très noir ou du jus de fruits, les mêmes visiteurs tous les jours, et toujours à la même heure"¹³, et comme un espace associé à la "grand-mère Reine", le personnage le plus important et le plus imposant de son enfance. La galerie était son "poste d'observation" d'où elle surveillait les enfants, assise "dans cette immense berceuse de métal couleur vert pomme"¹⁴. Il y a aussi "la cour" et, "À l'étage, un balcon garni de dentelles de bois d'où l'on voyait la rue"¹⁵.

Une histoire bouleversée: le sang, la peur, le silence

"Mon temps longtemps à moi a été écourté", nous dit l'écrivaine. "J'essaie sans cesse de retrouver ce temps longtemps... mais, de ma mémoire, j'arrive à extirper fort peu de choses. Je crois que les années de mon enfance, vécues sous la dictature de Duvalier, celles où je suis encore inconsciente de l'existence de la dictature ou encore de ses effets, sont tout ce que je garde du temps longtemps, le mien... Autrement, je ne fais que répéter ce qu'ont vécu les aînés. Je vis en quelque sorte un phénomène d'amnésie partielle. Une partie de ces années, celles comprises entre les années 64 où j'ai dix ans, jusqu'à mon départ d'Haïti, est comme effacée de ma mémoire. C'est le temps fort de la dictature. Beaucoup de gens sont massacrés. Mon dernier souvenir de cette enfance, remonte, je crois, à cette époque où ils assassinent une famille entière dont ils incendient la maison. C'était des voisins et j'ai été en quelque sorte témoin de cet acte. J'essaie en vain de me rappeler de ce qui s'est passé entre 64 et mon départ d'Haïti, à 16 ans, je n'y arrive pas. C'est cette enfance que je raconte, ou plutôt ce pan de l'enfance que je raconte dans "Refuges", qui est la première nouvelle du recueil *Le silence comme le sang*"¹⁶.

(13) "Refuges", in *Le silence comme le sang*, op. cit., p. 18.

(14) "Refuges" in *Le silence comme le sang*, op. cit., p. 9.

(15) *Ibid.*, p. 18.

(16) Entrevue décembre 2000.

En effet, dans la nouvelle "Refuges", une enfance, au début, débordant de sensations, de récits sur l'histoire de la famille, de contes, de personnages fascinants –grand-mère Reine, grand-père, tante Déli-, une enfance où "la vie (...) avait la saveur et le velouté d'une crème au corossol"¹⁷, est brisée par l'irruption de la mort, de la peur et du silence: "Mon enfance commença à disparaître le jour où un homme, dont je n'ai jamais pu oublier le nom, débarqua dans la ville. (...) Dès qu'ils [les miliciens] approchaient, nous avions comme consigne, les filles surtout, de nous cacher. Je n'étais encore qu'une enfant, mais je sentais que ma vie, déjà, ne m'appartenait plus"¹⁸. La vue de l'incendie provoqué par les troupes, dans lequel "l'on avait brûlé vives près de dix personnes, toute une famille"¹⁹, provoqua un choc brutal chez elle: "mon enfance (...) venait de rompre brutalement les amarres. (...) Je savais mon enfance enfouie sous les cendres de cette maison"²⁰. Dans ce règne du crime, la "peur" devient "une compagne du quotidien"²¹, de même que "le silence". Et les disparitions sont vécues comme des "secrets"²².

Dans l'œuvre de Marie-Célie Agnant, l'évocation du "sang" –"le sang cascade dans les rigoles"²³ -, des "cadavres", du "silence", de la "peur" devient obsédante. La voix de l'écrivaine s'élève, se révolte: "Pour le refus de la mémoire institutionnelle et en mémoire de tous ceux-là, morts sans sépulture, de Fort-Dimanche à Titanyen", écrit-elle dans sa dédicace de *Le silence comme le sang*²⁴. Sa parole se métamorphose en cri: elle crie la "révolte"²⁵, la "rage"²⁶, sa volonté de "réinventer ta vérité/ Ô Monde"²⁷: "Poésie ma légende / inlassablement ruminée / mon cri cravaché / douleur sans contours / que je m'entête à évoquer / remonte

(17) "Refuges" in *Le silence comme le sang*, op. cit., p. 19.

(18) *Ibid.*, p. 20.

(19) *Ibid.*, pp. 25-26.

(20) *Ibid.*, pp. 25-26.

(21) *Ibid.*, p. 21.

(22) Cf. *Ibid.*, p. 23.

(23) *Balafres*, p. 76.

(24) *Le silence comme le sang*, op.cit., p. 5.

(25) Voir: *Balafres*, op. cit., p. 9.

(26) *Ibid.*, p. 11.

(27) *Ibid.*, p. 15.

sans cesse des abîmes / Au fond de ma gorge / plainte crevée / mots en syncope"²⁸.

Le rôle axial des femmes: des grands-mères mythiques

Dans la nouvelle "Refuges", la "grand-mère Reine" apparaît comme un personnage extraordinaire, irréel, commandant la famille et capable de faire face à toute adversité, même aux militaires, qui "venaient souvent la nuit fouiller notre maison"²⁹, et devant lesquels elle gardait sa "démarche altière"³⁰. La narratrice la perçoit encore avec les yeux, la naïveté et même la taille d'une petite enfant: "Elle était bien la reine et dominait de sa haute taille tout son royaume. Elle devait mesurer près de six pieds et, pour l'embrasser, il fallait faire des pointes. Hautaine, elle courbait à peine les épaules vers moi. (...) Elle avait dû être élégante, sans doute, avec ce port altier qu'elle avait gardé. À la maison, on l'appelait la commandante. (...) Grand-mère Reine n'avait pas peur des soldats"³¹.

Il y a, dans cette évocation, des traits d'une femme réelle, la grand-mère de l'auteure³², mais, du point de vue socioculturel, nous pouvons constater, parallèlement, la présence de deux aspects inhérents à la société haïtienne, à savoir le rôle axial des femmes (ce que d'autres romancières haïtiennes telles que Marie Chauvet, Jan J. Dominique, Lilas Desquiron, Edwidge Danticat ont reflété dans leur œuvre³³) et le fait que, comme nous confirme Marie-Célie Agnant, "de façon générale, les personnes âgées dans la société haïtienne sont perçues comme des gens à qui on doit le plus grand respect. On leur attribue le monopole de la sagesse et de l'expérience, leur parole est d'or et leur grand âge leur

(28) *Ibid.*, p. 41.

(29) "Refuges" in *Le silence comme le sang*, op. cit., p. 27.

(30) *Ibid.*, p. 27.

(31) *Ibid.*, pp. 9, 12, 27.

(32) "Dans la nouvelle "Refuges" (...) je dépeins ma grand-mère comme elle était réellement", nous dit-elle (entrevue décembre 2000).

(33) Voir: Yanick Lahens, "L'apport de quatre romancières au roman moderne haïtien", *Notre Librairie, Revue du livre: Afrique, Caraïbes, Océan Indien*, n° 133, "Littérature haïtienne. De 1960 à nos jours", janvier-avril 1998, pp. 26-36.

confère tous les droits. Lorsqu'il s'agit d'une femme âgée, à cause de la place prépondérante qu'elle occupe au sein de la famille, celle qui sait tout, voit tout et gère tout, le rôle, la place qu'elle occupe prend encore beaucoup plus d'importance. On vénère les femmes âgées et, dès le plus jeune âge, on enseigne aux enfants à faire preuve du plus grand respect envers elles. Oui, ce sont des personnages mythiques et je crois que, dans la Caraïbe, aux Antilles, c'est une constante³⁴. Cette "constante" culturelle est manifeste chez les personnages des grands-mères qui parcourent toute l'œuvre de l'écrivaine: la "grand-mère Aïda", "une guerrière", de *La Dot de Sara*, la grand-mère Céphie de *Le Noël de Maïté*, ou Ma Lena d' *Alexis d'Haïti* et d' *Alexis, fils de Raphaël*, dont l'aura mythique ressemble à celle que nous remarquons dans certains ouvrages de l'écrivain haïtien Dany Laferrière (la grand-mère Da de *L'odeur du café* et de *Le Charme des après-midi sans fin*) ou de Gisèle Pineau, écrivaine d'origine guadeloupéenne (cf. la grand-mère Man Ya de *L'Exil selon Julia* et d' *Un papillon dans la cité*).

La convergence des souvenirs personnels des figures maternelles de sa propre famille et des représentations socioculturelles des femmes âgées haïtiennes se produit dans son roman *La Dot de Sara*, un hommage aux grands-mères haïtiennes vivant à Montréal mais où s'infiltré la voix, la philosophie de la mère de l'auteure. La genèse de ce roman est singulière: Marie-Célie Agnant ayant participé au projet de recherche "Personnes âgées: familles et habitat", subventionné par le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada, l'équipe a décidé de produire deux textes séparés, à savoir un rapport de recherche et un roman. Dans le roman, *La Dot de Sara*, la narratrice est Marianna, Man Mia, une grand-mère qui évoque, à son tour, très souvent et dès le début, le souvenir de grand-mère Aïda, "une guerrière", qui "avait empoigné la vie comme seules les femmes de ce temps, faiseuses de miracles, savaient le faire"³⁵; Marianna, de même que d'autres grands-mères haïtiennes migrantes, négocie avec son entourage et avec elle-même son destin unique³⁶.

(34) Entrevue décembre 2000.

(35) *La Dot de Sara*, op. cit., p. 15.

(36) Voir: Verena Haldemann, "Postface", in *La Dot de Sara*, op. cit., pp. 179-181.

L'auteure nous décrit comment se produit l'enchâssement entre la voix de sa mère et les voix de ces grands-mères haïtiennes vivant à Montréal qu'elle a fréquentées: "Mon expérience lors de la rédaction de *La Dot de Sara* est la suivante: une des femmes rencontrées au cours de ce projet de recherche m'accompagnait tout au cours de la rédaction du roman. C'est-à-dire, le personnage physique de Marianna, c'est elle. J'avais comme besoin de la visualiser, pour pouvoir construire physiquement le personnage. Cependant, la très grande indulgence, la très grande sagesse qui émane du personnage sont empruntées à ma mère qui est une personne que j'ai surtout connue au cours de mes années de vie hors d'Haïti. Enfant, j'avais vécu loin d'elle"³⁷.

Un imaginaire, une langue

Les comptines, les contes, les légendes sont évoqués dans les souvenirs des soirées partagées par les enfants et les adultes³⁸, et les personnages tels que Bouqui, Malice, Compère Chien, Compère Macaque, Thézin et la "mambo"³⁹ Sia sont revendiqués dans son œuvre comme un patrimoine important de l'enfance haïtienne: "Qu'aurions-nous fait de nos longues soirées, fatiguées comme nous l'étions d'avoir tout le jour durant traîné du marché à la boutique, de la boutique à la rivière, (...) ? Qu'aurions-nous fait sans nos contes et notre univers de légendes, sans Bouqui et Malice et Compère Chien, et Compère Macaque ? Les mélodies de Thézin et de la "mambo" Sia me trottent dans la tête depuis que j'ai exhumé pour Sara ces deux contes si beaux", dit la grand-mère Marianna dans *La Dot de Sara*⁴⁰.

Dans cette littérature orale, la langue française et le créole s'entrelacent librement témoignant de la fluidité avec laquelle les Haïtiens manipulent leur bilinguisme. Dans l'œuvre de Marie-Célie Agnant, le recours à des mots, à des expressions créoles, l'écho des paroles familiales en créole lui permet de recréer un plaisir, une musique qu'elle revendique: "je me considère un sujet bilingue français-créole. D'après moi, au niveau du

(37) Entrevue décembre 2000.

(38) Voir. "Refuges", in *Le silence comme le sang*, op. cit., p. 14.

(39) Prêtresse.

(40) *La Dot de Sara*, op. cit., pp. 60-61.

vocabulaire, certains mots renforcent l'expression de mes idées. C'est évident que l'on découvre une joie certaine à écrire d'une manière qui permet d'intégrer des façons de dire créoles, pour le rythme, la musique et le plaisir véhiculés par la langue créole (...). L'emploi du créole donne une certaine touche identitaire si l'on veut mais sert plutôt à donner plus de tonalité à l'expression"⁴¹.

Le Présent: "cette déchirure d'exil"⁴², Montréal, le choc du retour

"Déchirure", "douleur", "déracinement", désarroi, ce sont des sentiments présents dans son œuvre poétique et qu'expriment également les personnages en exil de ses romans et de ses nouvelles. Le personnage adolescent d'Alexis, en parlant de tout ce qui lui manque, "Tout. Les bruits du pays, les odeurs aussi"⁴³, exprime les mêmes sentiments que l'écrivaine a éprouvés pendant des années: "Haïti me manquait comme peut nous manquer un être cher. Les bruits du pays, l'atmosphère de l'enfance, la végétation, un peu comme en parle Alexis"⁴⁴.

Montréal: "d'Haïtienne, je suis devenue Montréalaise"⁴⁵

Dans *Alexis, fils de Raphaël*, le personnage de la mère du héros, Janine, arrive à Montréal après un séjour éprouvant aux États-Unis et se dit, lors de la découverte de la ville: "Étrangère une fois de plus. (...) Je porte désormais mon pays dans mon cœur et toute ma vie passée dans deux minuscules valises"⁴⁶. Marie-Célie Agnant, elle, nous avoue que "Montréal est une ville qui a mis beaucoup de temps avant de m'approprier. Pendant de longues années je m'y suis sentie étrangère"⁴⁷.

(41) Entrevue décembre 2000.

(42) *Balafres*, *op. cit.*, p. 68.

(43) *Alexis, fils de Raphaël*, *op. cit.*, p. 166.

(44) Entrevue décembre 2000.

(45) *Ibid.*

(46) *Alexis, fils de Raphaël*, *op. cit.*, pp. 127-128.

(47) Entrevue décembre 2000.

L'un des premiers sentiments que l'écrivaine a éprouvé à Montréal est celui d'"enfermement". En effet, les espaces ouverts de son enfance, la galerie, la cour, le balcon sont absents de son nouveau paysage urbain. Elle ressentait l'étouffement lié au fait de vivre dans un appartement, de même que le personnage de Marianna dans *La Dot de Sara*: "Je n'avais pas l'habitude de vivre ainsi, du matin au soir entre les quatre murs blancs d'une cage. Voilà ce à quoi me faisait penser ce quatre-pièces où nous vivions, sans balcon, sans galerie, barricadées, coupées du monde. (...) nous étions dans un édifice de six étages qui comptait, si je ne me trompe, plus d'une cinquantaine d'appartements"⁴⁸.

L'adaptation à une vie menée à l'intérieur et le renoncement à une vie sociale qui se déroule dehors, dans la cour et dans la rue, sont vécus avec difficulté par l'écrivaine de même que par beaucoup d'Haïtiens immigrés. La perception des habitants du pays d'accueil comme des êtres "fermés", "muets"⁴⁹ ainsi que la prise de conscience de la visibilité inéluctable, inhérente à ses traits ethniques, ont fait qu'elle se soit sentie étrangère pendant longtemps: "Il faut dire que les regards que l'on pose sur les gens qui font partie de ce qu'on appelle ici "minorité visible" n'aident pas à se sentir chez soi. Il s'agit d'un regard soit vide, parce qu'il est fait de pure indifférence, ou encore d'un regard hostile qui vous confirme cette extrême visibilité qui est la vôtre. Avec les années, j'ai appris à ne voir et regarder que l'essentiel et c'est là que j'ai pu apprendre à lire au-delà du regard, donc à apprécier les gens autour de moi. Ce fut un long et douloureux cheminement. Je souffrais énormément d'être hors de mon pays"⁵⁰.

De même que chez le personnage de Marianna, il ne s'est pas produit, pendant des années, chez l'écrivaine, l'identification avec la ville de Montréal: "Les rues de ton pays ne reconnaissent pas le bruit de mes pas"⁵¹, dit le personnage de Marianna à sa petite fille, Sara. Mais certains espaces montréalais étaient perçus comme des espaces de métissage; ainsi, le boulevard Saint-Laurent, perçu et vécu comme "un carrefour

(48) *La Dot de Sara*, op. cit., p. 27.

(49) Cf. *La Dot de Sara*, op. cit., p. 28.

(50) Entrevue décembre 2000.

(51) *La Dot de Sara*, op. cit., p. 170.

culturel", comme un lieu d'"anonymat": "C'est la rue libre, la rue sans frontières, celle où toutes les langues et tous les dialectes se croisent, celle où toutes les odeurs se mêlent et ce, depuis toujours"⁵².

Dans ces dernières années, Marie-Célie Agnant se surprend, lorsqu'elle est en voyage, à employer l'expression "chez nous" ou "chez moi" en pensant à Montréal. Et elle déclare: "d'Haïtienne, je suis devenue Montréalaise"⁵³. Elle dit avoir appris à "apprécier les saisons, sauf l'hiver, bien entendu", et elle est devenue réceptive aux sensations associées aux promenades dans cette ville: "je me suis mise à aimer me promener dans la ville, à contempler, l'été, les balcons fleuris, à regarder les arbres, et toutes ces choses que jamais je ne pouvais voir auparavant puisque ma tête était encombrée des images de là-bas qui de plus en plus s'embrouillaient dans mon souvenir"⁵⁴.

Le choc du retour

Dans la nouvelle "Le silence comme le sang" (faisant partie du recueil du même nom), la narratrice, dans un échange épistolaire avec son amie Claire, manifeste le profond bouleversement que son retour en Haïti lui a provoqué. Elle y parle de l'impuissance des mots pour "traduire le sentiment de vide étrange qui m'habite depuis mon arrivée ici"⁵⁵. Elle découvre que son pays natal lui est devenu étranger et elle constate qu'elle est devenue à son tour autre dans son ailleurs d'exil, ce que les gens qu'elle rencontre ne cessent de souligner. Tout cela et le fait de se heurter à des traces de l'histoire tragique de son pays (cf. le cimetière clandestin de Titanyen) la rendent profondément malade.

Cette fin des illusions et cette érosion provoquées par ce choc brutal, que Marie-Célie Agnant a dépeintes dans cette nouvelle, elles les a ressenties lors d'un retour dans les années 1990. Contrairement à un premier retour, en 1991, dans un pays "qui se trouve en pleine effervescence avec la

(52) Entrevue décembre 2000.

(53) *Ibid.*

(54) *Ibid.*

(55) "Le silence comme le sang", in *Le silence comme le sang*, *op. cit.*, p. 53.

perspective du changement"⁵⁶, et qu'elle vit comme "un rêve" ("j'ai les yeux fermés, je ne vois rien"⁵⁷), dans les retours suivants⁵⁸, elle éprouve "le choc total": "mes yeux s'ouvrent et je sens que ce lien romantique qui me rattachait à ce pays est rompu parce que je vois les gens d'une autre manière. Je les vois tels qu'ils sont sans la poésie avec laquelle je les ai toujours habillés dans mes rêves de retour. Mon regard sur le pays physique également n'est plus le même. (Ce sont ces impressions que j'ai tenté de dépeindre dans la dernière nouvelle de *Le silence comme le sang*)"⁵⁹.

La construction de l'Avenir

Nous avons fait allusion, plus haut, à la voix-rage, la voix-révolte de Marie-Célie Agnant. Les sources et les moteurs de cette voix puissante, qui dénonce, qui invite à partager une lecture de l'histoire d'Haïti et un rapport du vécu des immigrants haïtiens dans le présent, sont, essentiellement, l'engagement et la solidarité.

L'engagement s'oriente vers le futur dans ses livres pour les jeunes. L'écrivaine soutient qu'"il est indispensable de s'adresser aux enfants" et que "la meilleure manière de le faire est de s'adresser à leur intelligence, de respecter cette intelligence, de susciter leur engagement, leur solidarité". Elle est convaincue du fait que "la littérature pour les jeunes ne doit pas être absolument frivole et niaise", qu'"on peut leur présenter les choses les plus difficiles mais toujours en pensant à la beauté du décor et de la langue, à la poésie"⁶⁰. Dans ses romans pour les jeunes, elle a tenu aussi à mettre en relief l'importance de la liberté dans la relation affective entre les enfants et leurs parents. C'est sa préoccupation pour l'éducation des enfants qui la pousse à créer des caractères enfantins tels qu'Alexis⁶¹

(56) En décembre 1990, Jean-Bertrand Aristide est élu président; il est chassé par l'armée, avec l'accord tacite des États-Unis, en septembre 1991.

(57) Entrevue décembre 2000.

(58) Dont "un second retour, en plein coup d'État, alors que la terreur règne, pour participer à une rencontre sur la violence exercée contre les femmes durant cette période" (Entrevue décembre 2000).

(59) Entrevue décembre 2000.

(60) *Ibid.*

(61) *Alexis d'Haïti et Alexis, fils de Raphaël.*

ou Maïté⁶², personnages complexes qui revendiquent le droit à avoir leur opinion, le refus d'être bâillonnés.

Parallèlement, son engagement focalise la cause des femmes et, particulièrement, la cause des femmes noires, antillaises ou haïtiennes. Son prochain roman, qui paraîtra au printemps 2001, se veut "un regard sur la manière dont s'est construite l'image de la femme noire antillaise ou haïtienne au fil du temps": "je tente de démontrer, par le biais du discours d'une femme qui a sombré dans la folie, comment la traite des Noirs, qui a contribué à faire de nous, négresses d'hier et d'aujourd'hui, parfois, moins que des objets, et comment les canons de beauté de toutes les sociétés nous ont dévalorisées, jusqu'au dédain de soi, sous certains aspects"⁶³.

Le Moi/le Nous: enchâssement, interaction, complémentarité

Lorsque nous avons demandé à Marie-Célie Agnant de réfléchir à la relation entre le Moi et le Nous –Haïti, immigrés, femmes- dans son œuvre, l'écrivaine nous a répondu: "Jusqu'à présent, il m'est difficile de dissocier le Moi du Nous dans mon écriture".

Dans *Balafres*, son recueil de poésie, "les deux se chevauchent"⁶⁴. Dans *La Dot de Sara*, sa volonté est de faire ressortir le Nous femmes haïtiennes immigrées. Elle reflète, par exemple, la relation, très spécifique à l'univers haïtien, entre mère et fille où la mère mène souvent une vie de forçat, ce qui entraîne, d'une part, un culte de la mère -et, par extension, de la grand-mère- et, d'autre part, un sentiment de dette chez les enfants, qui peut être source de malaise. Ce Nous femmes haïtiennes est enchâssé avec le Moi car, comme nous l'avons déjà souligné, les traits de la mère de l'auteure, sa philosophie, son discours configurent le personnage de Marianna, la narratrice.

Ce rapport de convergence, d'enchâssement, de complémentarité entre le Moi et le Nous constitue l'un des éléments qui structurent

(62) *Le Noël de Maïté*.

(63) Entrevue décembre 2000.

(64) Entrevue décembre 2000.

l'œuvre de Marie-Célie Agnant. Elle déclare avoir recours aux voix des autres pour faire parler le "temps longtemps": "pour parler du temps longtemps, ma voix ne suffit pas. Mon temps longtemps est trop court. Je suis obligée de me référer au temps longtemps des autres"⁶⁵. Et elle fait appel également à la voix des autres pour faire parler d'autres espaces qu'elle n'a pas parcourus, mais qui doivent être dénoncés. Ainsi, dans *Alexis d'Haïti*, elle s'inspire de faits réels arrivés principalement dans la période allant du coup d'État de septembre 1991 jusqu'à 1994; elle y rapporte la répression en Haïti et ensuite la vie d'un groupe d'Haïtiens s'étant enfuis dans un "kanter"⁶⁶ et étant placés par les Américains dans le camp de rétention de Krome, situé à Miami, où les conditions de détention étaient pénibles.

Dans sa conception de son rôle en tant qu'écrivaine migrante, Marie-Célie Agnant propose un lien de collaboration, d'alliance et de solidarité entre le Moi et le Nous-immigrés-culture d'origine. Son rôle ne serait pas de porte-parole mais d'écrivain-témoin: "Un écrivain-migrant ne peut pas s'auto-proclamer porte-parole. L'écrivain, à mon avis, expose souvent son vécu, qui peut servir à véhiculer les préoccupations de sa communauté d'origine. Être porte-parole ou encore servir de pont, ce serait trop tranché. L'œuvre de l'écrivain, ce que véhicule cette œuvre, peut constituer une fenêtre sur sa culture d'origine et peut servir à décoder certains aspects de cette culture. (...). Moi, j'ai tendance à vouloir me considérer comme un écrivain-témoin. Je voudrais que mon œuvre parvienne à témoigner de différents aspects de la vie des Haïtiens/es et de différentes expériences vécues par les femmes, principalement les femmes noires et les immigrées"⁶⁷.

(65) Entrevue décembre 2000.

(66) *Ibid.*

(67) Bateau de fortune utilisé par les réfugiés haïtiens.

(68) Entrevue décembre 2000.